

Ce n'est pas vrai qu'au moment de mourir toute notre vie se déroule en un instant fulgurant. Mais des images, ça oui. et de vieilles encore. Son père, dont le visage est si net, si précis, qu'il jurerait qu'il est là, sous la terre avec lui. C'est sans doute parce qu'ils vont s'y retrouver. Il le voit jeune, au même âge que lui. trente ans et des poussières, évidemment, ce sont les poussières qui comptent. Il porte son uniforme du musée, il a ciré sa moustache, il ne sourit pas, comme sur la photographie du buffet. Albert manque d'air. Ses poumons lui font mal, des mouvements convulsifs le saisissent. Il voudrait réfléchir. Rien n'y fait, le désarroi prend le dessus, la terrible frayeur de la mort lui remonte des entrailles. Les larmes coulent malgré lui. Mme Maillard le fixe d'un regard réprobateur, décidément Albert ne saura jamais s'y prendre, tomber dans un trou, je vous demande un peu, mourir juste avant la fin de la guerre, passe encore, c'est idiot, mais bon, on peut comprendre, tandis que mourir enterré, autant dire dans la position d'un homme déjà mort ! C'est tout lui, ça, Albert, jamais comme les autres, toujours un peu moins bien. De toute façon, s'il n'était pas mort à la guerre, que serait-il devenu, ce garçon ? Mme Maillard lui sourit enfin. Avec Albert mort, il y a au moins un héros dans la famille, ce n'est pas si mal.

Le visage d'Albert est presque bleu, ses tempes battent à une cadence inimaginable, on dirait que toutes les veines vont éclater. Il appelle Cécile, il voudrait se retrouver entre ses jambes, serré à n'en plus pouvoir, mais les traits de Cécile ne remontent pas jusqu'à lui, comme si elle était trop loin pour lui parvenir et c'est ça qui lui fait le plus mal, de ne pas la voir à cet instant, qu'elle ne l'accompagne pas. Il n'y a que son nom, Cécile, parce que le monde dans lequel il s'enfonce n'a plus de corps, que des mots. Il voudrait la supplier de venir avec lui, il a épouvantablement peur de mourir. Or c'est inutile, il va mourir seul, sans elle.

Alors au revoir, au revoir là-haut, ma Cécile, dans longtemps.

Puis le nom de Cécile s'efface à son tour pour laisser la place au visage du lieutenant Pradelle, avec son insupportable sourire.

Albert gesticule en tous sens. Ses poumons se remplissent de moins en moins, ça siffle quand il force. Il se met à tousser, il serre le ventre. Plus d'air.

Il agrippe la tête de cheval, parvient à saisir les grasses babines dont la chair se dérobe sous ses doigts, il attrape les grandes dents jaunes et, dans un effort surhumain, écarte la bouche qui exhale un souffle putride qu'Albert respire à pleins poumons. Il gagne ainsi quelques secondes de survie, son estomac se révolte, il vomit, son corps tout entier est de nouveau secoué de tremblements, mais tente de se retourner sur lui-même à la recherche d'une once d'oxygène, c'est sans espoir.

La terre est si lourde, presque plus de lumière, juste encore les soubresauts de la terre fracassée par les obus qui là-haut continuent de pleuvoir, après quoi plus rien n'entre en lui. Rien. Seulement un râle.

Puis une grande paix l'envahit. Il ferme les yeux.

Il est pris d'une malaise, son cœur s'effondre, sa raison s'éteint, il sombre.

Albert Maillard, soldat, vient de mourir.

Joseph Merlin, l'envoyé du ministère, pénétra dans le cimetière comme un saint à la tête d'une procession. Ses immenses godasses éclaboussaient tout en passant dans les flaques. On remarqua à cet instant seulement qu'il portait une vieille sacoche de cuir. Elle avait beau être bourrée de documents, elle semblait se balancer à l'extrémité de son long bras comme une feuille de papier.

5 Il s'arrêta. Derrière lui, la procession se figea, inquiète. Il regarda longuement le décor.

Il régnait en permanence sur le cimetière une odeur âcre de putréfaction vous arrivant parfois en pleine figure, comme un nuage déplacé par le vent, qui se mêlait à la fumée des cercueils sortis de terre abîmés ou hors d'usage et que le règlement exigeait de brûler sur place. Le ciel était bas, d'un gris sale, on voyait, ici et là, des hommes transportant des bières ou penchés sur des fosses ; deux camions laissaient leur moteur tourner tandis qu'on

10 hissait dessus des cercueils à bout de bras.

Merlin fit bouger son dentier, tsitt, tsitt, plissa ses grosses lèvres.

Voilà à quoi il en était rendu.

Près de quarante ans de fonction publique et, à la veille de la retraite, on l'envoyait faire la tournée des cimetières.

15 Merlin avait servi successivement au ministère des Colonies, au ministère du Ravitaillement général, au sous-secrétariat d'État au Commerce, à l'Industrie, aux Postes et Télégraphes, au ministère de l'Agriculture et du Ravitaillement, trente-sept années de carrière, trente-sept années à être foutu à la porte de partout, à tout rater, battu à plates coutures dans tous les postes qu'il avait occupés. Merlin n'était pas un homme qui plaisait. Taciturne, un peu pédant, sourcilieux et de mauvaise humeur d'un bout à l'autre de l'année, pour plaisanter avec lui... Cet homme

20 laid et antipathique n'avait cessé d'encourager, par son attitude orgueilleuse et sectaire, les malveillances de ses collègues et les revanches de ses chefs. Il arrivait, on lui donnait une tâche, et on se fatiguait de lui parce que, très vite, on le trouvait ridicule, désagréable, passé de mode, on commençait à rire dans son dos, à lui attribuer des surnoms, à faire des blagues, il avait eu droit à tout. Pourtant, il n'avait jamais démerité. Il pouvait même citer la liste de ses hauts faits administratifs, liste parfaitement à jour, qu'il ressassait en permanence afin de masquer le

25 bilan d'une carrière lugubre, d'une probité sans récompense, entièrement consacrée à se faire mépriser. Parfois, son passage dans certains services avait carrément ressemblé à un bizutage sans fin ; à plusieurs reprises, il avait dû lever haut sa canne et faire des moulinets en tonnant de sa grosse voix, excédé, prêt à en découdre avec la terre entière, il avait fait vraiment peur, surtout aux femmes, vous comprenez, maintenant, elles n'osent plus s'approcher, elles veulent être accompagnées, on ne peut pas conserver un type comme ça, d'autant que, honnêtement, comment

30 dire, il ne sent pas très bon, cet homme-là, c'est assez incommodant. On ne l'avait gardé nulle part. Il n'avait eu, dans sa vie, qu'une courte période de luminosité qui s'étendait de sa rencontre avec Francine, un 14 Juillet, au départ de Francine avec un capitaine d'artillerie, à la Toussaint suivante. Le tout, trente-quatre ans plus tôt. Finir sa carrière en inspectant les cimetières n'avait rien de surprenant.

Un an que Merlin avait atterri au ministère des Pensions, Primes et Allocations de guerre. On se l'était passé d'un service à l'autre, puis un jour, on avait reçu des informations gênantes en provenance des cimetières militaires. Tout ne se déroulait pas normalement. Un préfet avait signalé des anomalies à Dampierre. Il s'était rétracté dès le lendemain, mais il avait attiré l'attention de l'administration. Le ministère devait s'assurer que l'État dépensait à bon escient l'argent du contribuable pour enterrer dignement, et dans les conditions fixées par les textes, les fils de la Patrie qui, etc.

40 – Et merde ! dit Merlin en regardant ce spectacle de désolation.

Parce que c'était lui qui avait été désigné. On lui avait trouvé le profil parfait pour un emploi dont personne ne voulait. Direction les nécropoles.

L'adjudant Tournier l'entendit.

– Pardon ?

45 Merlin se retourna, le regarda, tsitt, tsitt. Depuis Francine et son capitaine, il détestait les militaires. Il revint au spectacle du cimetière avec l'air de prendre soudain conscience de l'endroit où il se trouvait, et de ce qu'il était censé y faire. Les autres membres de la délégation restèrent perplexes. Dupré se risqua enfin :

– Je propose qu'on commence par...

50 Mais Merlin demeurait là, planté comme un arbre devant ce décor affligeant qui faisait un étrange écho à sa tendance habituelle à la persécution.

Il décida alors d'accélérer les choses, de se débarrasser de la corvée.

– Font chier.

Cette fois, tout le monde entendit distinctement, personne ne sachant ce qu'il fallait en conclure.

Le catalogue du Souvenir Patriotique.

On aurait juré un vrai.

Et d'ailleurs, c'était un vrai, imprimé par Rondot Frères, rue des Abbesses, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus sérieux.

Dix mille exemplaires livrés. Huit mille deux cents francs d'impression. Il allait tirer le catalogue du dessus pour le feuilleter lorsqu'il fut arrêté dans son geste par un hurlement chevalin. Le rire d'Édouard qu'on entendait du bas de l'escalier.

Un rire aigu, explosif, criblé de vibratos, un de ces rires qui restent dans l'air après qu'ils se sont éteints. On sentait qu'il s'agissait d'une hilarité insolite, comme celle d'une femme devenue folle. Albert saisit sa sacoche et monta. En ouvrant la porte, il fut accueilli par une exclamation tonitruante, une sorte de « rrââhhrrr » (assez difficile à transcrire) qui exprimait le soulagement et l'impatience de le voir arriver.

Ce cri n'était d'ailleurs pas moins étonnant que la situation elle-même. Édouard, ce soir-là, portait un masque en forme de tête d'oiseau, avec un très long bec recourbé vers le bas, mais, chose étrange, légèrement entrouvert, il laissait voir deux rangées de dents très blanches qui donnaient l'impression d'un oiseau carnassier et hilare. Peint dans une gamme de rouges qui en soulignaient l'aspect sauvage et agressif, le masque prenait tout le visage d'Édouard jusqu'au front, à l'exception de deux trous pour les yeux, rieurs et mobiles.

Albert, qui se faisait une joie, assez mélangée toutefois, d'exhiber ses nouveaux billets de banque, se fit voler la vedette par Édouard et Louise. Le sol de la pièce était entièrement tapissé de feuilles de catalogue. Édouard était lascivement allongé sur son ottomane. Ses grands pieds nus reposaient sur un des paquets ficelés et Louise, agenouillée tout au bout, passait avec délicatesse, sur les ongles de ses orteils, un émail d'un rouge carmin très vif. Toute concentrée, elle ne leva qu'à peine les yeux pour saluer Albert. Édouard, lui, repartit de son rire sonore et joyeux (« rrââhhrrr »), montrant le plancher avec satisfaction, comme un prestidigitateur à la fin d'un numéro particulièrement réussi.

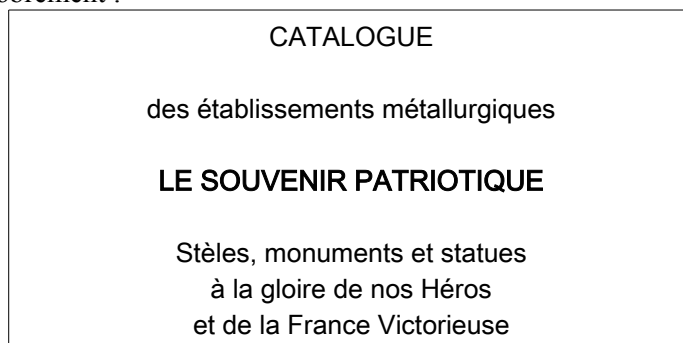
Albert ne put s'empêcher de sourire ; il posa sa sacoche, retira son manteau, son chapeau. Il n'y avait guère qu'ici, dans leur appartement, qu'il se sentait à l'abri, retrouvait un peu de sérénité... Sauf la nuit. Ses nuits restaient agitées et le resteraient encore longtemps ; il devait dormir avec sa tête de cheval à côté de lui, en cas de panique.

Édouard le regardait, une main à plat sur un petit paquet de catalogues posés près de lui, l'autre poing serré en signe de victoire. Louise, toujours muette, lissait maintenant l'émail sur ses larges orteils avec une petite peau de chamois, concentrée comme si sa vie en dépendait.

Albert alla s'asseoir près d'Édouard et prit un exemplaire.

C'était un catalogue mince, seize pages, imprimé sur un joli papier couleur ivoire, presque deux fois plus haut que large, avec de jolies didones de différentes tailles, des lettres très élégantes.

La couverture indiquait sobrement :



Il s'ouvrait sur une page admirablement calligraphiée avec, dans le coin, en haut à gauche :



– C'est qui, ce Jules d'Épremont ? avait demandé Albert lors de la conception du catalogue.

Édouard avait levé les yeux au ciel, aucune idée. En tout cas, il faisait sérieux : croix de guerre, palmes académiques, domicilié rue du Louvre.

– Quand même..., avait plaidé Albert, que ce personnage souciait beaucoup. On va s'apercevoir très vite qu'il n'existe pas. « Membre de l'Institut », c'est facile à vérifier !

– C'est pour ça que personne ne vérifiera ! avait écrit Édouard. Un membre de l'Institut, ça ne se discute pas ! Albert, sceptique, devait convenir qu'effectivement, en voyant le nom imprimé, on n'avait pas envie de douter.

Il y avait une petite notule, à la fin, qui présentait brièvement sa carrière, le type même du sculpteur académique dont les réalisations rassurent ceux que la proximité avec un artiste pourrait inquiéter.

L'adresse, 52 rue du Louvre, n'était rien d'autre que celle du bureau où avait été ouverte la boîte postale ; le hasard s'en était mêlé, leur attribuant le numéro 52, ce qui achevait de donner à l'ensemble un côté réfléchi, institué, étranger aux contingences.

Une minuscule ligne en bas de la couverture indiquait sobrement :

PRIX COMPRENANT LA LIVRAISON EN GARE SUR LE TERRITOIRE DE LA FRANCE

MÉTROPOLITAINE

AUCUNE INSCRIPTION INDIQUÉE AUX DESSINS N'EST COMPRISE.

La première page présentait l'arnaque proprement dite :

*Monsieur le Maire,*

*Plus d'un an a passé depuis la fin de la Grande Guerre et bien des communes de France et des Colonies songent aujourd'hui à glorifier, comme elle le mérite, la mémoire de leurs enfants tombés au champ d'honneur.*

*Si la plupart ne l'ont pas encore fait, ce n'est pas faute de patriotisme, mais faute de moyens. C'est pourquoi il m'a semblé de mon devoir, en tant qu'Artiste et Ancien Combattant, de me porter volontaire pour cette cause admirable. J'ai donc décidé de mettre mon expérience et mon savoir-faire à la disposition des communes qui souhaitent ériger un monument commémoratif en fondant le Souvenir Patriotique dans ce but.*

*Je vous propose ici un catalogue de sujets et d'allégories destinés à pérenniser le souvenir de vos chers disparus.*

*Le 11 novembre prochain sera consacrée, à Paris, la tombe d'un « soldat inconnu » représentant, à lui seul, le sacrifice de tous. À événement exceptionnel, mesure exceptionnelle : afin de vous permettre de joindre votre propre initiative à cette grande célébration nationale, je vous propose une réduction de 32 % sur l'ensemble de mes oeuvres spécialement conçues pour l'occasion, ainsi que la gratuité des frais d'acheminement jusqu'à la gare la plus proche de votre commune.*

*Afin de respecter les délais de fabrication et de transport et soucieux d'une réalisation de qualité irréprochable, je ne pourrai accepter que les commandes qui seront parvenues avant le 14 juillet prochain, pour une livraison au plus tard le 27 octobre 1920, vous laissant ainsi le temps d'ériger le sujet sur le piédestal préalablement construit. Pour le cas, hélas probable, où, au 14 juillet, les demandes dépasseraient nos possibilités de fabrication, seules les premières commandes seront honorées, dans leur ordre d'arrivée.*

*Je suis certain que votre patriotisme trouvera dans cette proposition, qui ne pourra pas être renouvelée, l'occasion d'exprimer à vos chers morts que leur héroïsme restera éternellement sous le regard de leurs fils comme le modèle de tous les sacrifices.*

*Agréez, Monsieur le Maire, l'expression de ma considération toute distinguée.*

JULES D'ÉPREMONT

Sculpteur

Membre de l'Institut

Ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts

– Mais, cette remise... Pourquoi 32 % ? avait demandé Albert.

Question de comptable.

– Pour donner l'impression d'un prix très étudié ! Écrivit Édouard. C'est incitatif ! Et de cette façon, tout l'argent arrive pour le 14 juillet. Le lendemain, on met la clé sous la porte !

À la page suivante, une courte notice expliquait, dans un encadré du plus bel effet :

Tous nos sujets peuvent être fournis soit en  
bronze d'art ciselé et patiné,  
soit en fonte de fer ciselée et bronzée.  
Ces matériaux, d'une grande noblesse,  
donnent aux monuments  
un cachet spécial, de bon goût,  
symbolisant parfaitement l'incomparable Poilu de France  
ou tout autre emblème exaltant  
la vaillance de nos chers morts.  
L'exécution de ces oeuvres est garantie irréprochable  
et leur durée illimitée sous réserve d'un entretien  
tous les cinq ou six ans.  
Seul le socle,  
facilement réalisable par un bon maçon,  
restera à la charge des acheteurs.

Suivait le catalogue des oeuvres, vues de face, de profil ou en perspective, avec les cotes détaillées, hauteur, largeur, et toutes les combinaisons possibles : *Départ pour le combat, À l'attaque !, Debout les morts !, Poilu mourant en défendant le drapeau, Camarades de combat, France pleurant ses Héros, Coq foulant un casque boche, Victoire !, etc.*

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

5 *On est laid à Nanterre,  
C'est la faute à Voltaire,  
Et bête à Palaiseau,  
C'est la faute à Rousseau<sup>1</sup>.*

10 Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne<sup>2</sup>. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

15 *Je ne suis pas notaire,  
C'est la faute à Voltaire,  
Je suis petit oiseau,  
C'est la faute à Rousseau.*

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

20 *Joie est mon caractère,  
C'est la faute à Voltaire,  
Misère est mon trousseau,  
C'est la faute à Rousseau.*

Cela continua ainsi quelque temps.

25 Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde<sup>3</sup> du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette<sup>4</sup>.

30 Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet<sup>5</sup>. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée<sup>6</sup> dans ce pygmée<sup>7</sup> ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter.

35 *Je suis tombé par terre,  
C'est la faute à Voltaire,  
Le nez dans le ruisseau,  
C'est la faute à...*

40 Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

1. Chant inspiré d'une chanson de Béranger, qui évoque Rousseau et Voltaire, deux philosophes des Lumières qui sont devenus au XIXe siècle les maîtres à penser de la bourgeoisie enrichie, nommée « la banlieue ». Certains de ses membres composent la Garde Nationale, qui tire sur les insurgés révolutionnaires parisiens. 2. Gibernes : sacs à cartouches des combattants. 3. Camarde : qui a le nez plat et écrasé, comme s'il n'y avait pas de nez (dans l'imagerie populaire, la Mort était figurée avec le nez plat). 4. Pichenette : petit coup donné avec le doigt, chiquenaude (familier). 5. Feu follet : flamme légère et fugitive. 6. Antée : personnage de la mythologie grecque qui a la particularité d'être quasiment invincible ; ce géant, fils de Poséidon et de la Terre, vaincu par Hercule, reprenait des forces au contact de la terre, sa mère. 7. Pygmée : membre d'une population vivant dans la forêt équatoriale et caractérisée par sa petite taille.

Sous ce regard d'opprobre, le messager vacillant se remit au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon, comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raidi, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait des petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurait.

5 Nos Allemands accroupis au fin bout de la route venaient justement de changer d'instrument. C'est à la mitrailleuse qu'ils poursuivaient à présent leurs sottises ; ils en craquaient comme de gros paquets d'allumettes et tout autour de nous venaient voler des essaims de balles rageuses, pointilleuses comme des guêpes.

L'homme arriva tout de même à sortir de sa bouche quelque chose d'articulé.

« Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel, qu'il dit tout d'un trait.

10 - Et alors ?

- Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la route des Étrapes, mon colonel !

- Et alors ?

- Il a été éclaté par un obus !

- Et alors, nom de Dieu !

15 - Et voilà ! Mon colonel...

- C'est tout ?

- Oui, c'est tout, mon colonel.

- Et le pain ? » demanda le colonel.

20 Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini ; que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

25 Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrés ordures que j'aurais aidés bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

30 Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messager, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours. Mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglou comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.

40 Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.

## Homère, *L'Iliade*, chant XXII, la mort d'Hector, traduction de Mario Meunier

*Hector, héros Troyen, a causé la colère d'Achille, héros des Achéens – les Grecs) en tuant son ami Patrocle. Achille qui s'était retiré des combats après s'être disputé avec le roi Agamemnon, revient donc au combat pour venger son cousin. Cependant, les dieux hésitent sur le sort qui attend les deux héros : Athéna soutient Achille mais Apollon soutient Hector. Zeus tire alors au sort et c'est la mort d'Hector qui est décidée. Athéna, pour tromper Hector, prend l'apparence du héros Déiphobe et l'accompagne sur le champ de bataille.*

« Hélas ! les dieux certainement m'appellent à mourir. Je croyais, en effet, que le héros Déiphobe était auprès de moi ; mais il est dans nos murs, et Athéna m'a trompé. Or, voici qu'à cette heure la mort affreuse est proche ; elle n'est plus éloignée, et je suis sans refuge. C'était donc là ce qui tenait le plus au bon plaisir de Zeus et du fils de Zeus, Apollon qui lance au loin les traits, eux qui jusqu'ici se montraient bienveillants et me protégeaient. Aujourd'hui donc la destinée m'atteint. Toutefois, je ne veux point périr sans effort ni sans gloire, mais après avoir accompli un haut fait, digne d'être connu des hommes qui viendront. »

Ayant ainsi parlé, il tira le glaive acéré qui, grand et fort, s'allongeait sous son flanc ; puis, se ramassant sur lui-même, il s'élança comme l'aigle qui, volant du haut des airs, fond dans la plaine à travers les nuées ténébreuses pour se saisir d'une tendre agnelle ou d'un lièvre blotti. De la même façon s'élança Hector, en brandissant son glaive acéré. Achille prit aussi son élan, le cœur empli d'une sauvage ardeur. Par devant, il se couvrait la poitrine avec son beau bouclier habilement ouvragé ; son casque étincelant, à quatre bossettes, s'inclinait sur sa tête, et les beaux brins d'or, qu'Héphaïstos avait étirés en grand nombre tout autour de l'aigrette, ondoyaient en tout sens. Tel l'astre qui s'avance au milieu d'autres astres au plus fort de la nuit : Vesper<sup>1</sup>, le plus bel astre qui ait sa place au ciel ; telle luisait la lance bien aiguisée qu'Achille brandissait de sa droite, en méditant la perte du divin Hector, et en cherchant sur sa belle chair l'endroit où elle serait le plus pénétrable. Or, les belles armes de bronze dont il avait, après l'avoir tué, dépouillé par violence le vigoureux Patrocle, garantissaient sa chair de toutes parts ; elle n'apparaissait qu'au seul point où les clavicules séparent le col des épaules, au creux de la gorge, là où se perd le plus rapidement le souffle de la vie. Ce fut donc là que le divin Achille poussa sa pique contre l'argent Hector. Son cou délicat fut de part en part traversé par la pointe ; mais la pique de frêne, alourdie par le bronze, ne trancha point la trachée ; elle permit à Hector de dire quelques mots de réponse à Achille. Hector tomba dans la poussière, et le divin Achille exultant s'écria :

« Hector, tu te disais sans doute, en dépouillant Patrocle, que tu serais indemne, et tu n'étais pas en garde contre moi qui restais à l'écart, insensé ! Mais loin d'ici, en arrière et près des vaisseaux, se tenait un vengeur beaucoup plus fort que lui : c'était moi qui viens de rompre tes genoux. Toi, les chiens et les rapaces te déchireront ignominieusement, tandis qu'à Patrocle, les Achéens rendront les honneurs funèbres. »

Exténué, Hector au casque à panache oscillant lui répondit :

« Je t'en supplie, par ton âme, tes genoux, tes parents, ne laisse pas les chiens me dévorer auprès des nefs achéennes. Mais accepte du bronze et de l'or à ta suffisance, dons que te feront mon père et ma mère vénérable. Quant à mon corps, rends-le dans ma demeure, afin que les Troyens et les épouses troyennes m'accordent, une fois mort, les flammes du bûcher. »

En le toisant d'un regard de travers, Achille aux pieds rapides lui répondit alors :

« Ne me supplie pas, chien, ni par mes genoux, ni par mes parents. Ah ! comme je voudrais que ma fureur et mon cœur me poussent à couper tes chairs en morceaux et à les manger crues, pour tout le mal que tu m'as fait ! Non, personne ne saurait éloigner les chiens de ta tête, dût-on m'apporter et déposer ici les rançons dix et vingt fois plus lourdes, et me promettre d'autres choses encore ; non, pas même si Priam<sup>2</sup>, le fils de Dardanos, ordonnait de te racheter toi-même à ton poids d'or ; non, pas même à ce prix, elle ne te pleurera pas, après t'avoir exposé sur un lit funéraire, la vénérable mère qui t'a donné le jour. Mais chiens et rapaces te dévoreront tout entier. »

Sur le point d'expirer, Hector au casque à panache oscillant répondit :

« Oui, je te vois bien tel que je te connais, et je ne devais pas parvenir à te toucher, car tu as un cœur de fer dans le fond de ton âme. Mais prends garde à présent que mon sort ne te vaille la rancune des dieux, le jour où Pâris et Phoebos Apollon<sup>3</sup> te feront périr, si brave que tu sois, devant la Porte Scée<sup>4</sup>. »

Comme il parlait ainsi, le terme de la mort enveloppa Hector ; son âme, s'envolant de ses membres, s'en alla chez Hadès<sup>5</sup>, gémissant sur son sort, abandonnant et vigueur et jeunesse. [...]

Il dit, et il songeait contre le divin Hector à d'indignes forfaits. Il lui perça par derrière, de la cheville au talon, les deux tendons des pieds ; il y noua des lanières de cuir qu'il attacha au char, laissant traîner la tête du cadavre. Puis, montant sur son char, après avoir chargé les armes glorieuses, il fouetta et lança ses chevaux, et ceux-ci dès lors de bon cœur s'envolèrent. Un nuage de poussière se soulevait de ce corps entraîné ; ses cheveux d'un bleu noir s'allongeaient sur la terre, et sa tête entière, naguère pleine de grâce, gisait dans la poussière. Zeus accordait alors aux ennemis d'Hector de l'outrager sur le sol de sa propre patrie.

1. Vesper : la planète Vénus lorsqu'elle apparaît le soir. 2. Priam : roi de Troie, époux d'Hécube et père d'Hector et de son frère Pâris. 3. Phoebos Apollon : dieu du soleil et de la beauté, protecteur des Troyens. 4. Porte Scée : porte de la ville de Troie. 5. Hadès : divinité des Enfers

*Cette chanson de geste raconte un événement historique, la défaite de l'armée de Charlemagne, et de son neveu Roland, à Roncevaux, en 778, puis la revanche de l'empereur sur les païens.*

<p>1415 La bataille est merveilluse e pesant : Mult ben i fiert Oliver e Rollant, Li arcevesques plus de mil colps i rent, Li duze per ne s'en targent nient, E li Franceis fièrent cumunement. Moerent paien a millers e a cent : Ki ne s'en fuit, de mort n'i ad guarent, Voillet o nun, tut i laisset sun tens.</p> <p>1420 Franceis i perdent lor meillors guamemenz ; Ne reverrunt lor peres ne parenz. Ne Carlemagne, ki as porz les atent. En France en ad mult merveillus turment : Orez i ad de tuneire e de vent,</p> <p>1425 Pluie e gresilz desmesurément ; Chiedent i fuildres e menut e suvent, E terremoete ço i ad veirement : De Seint Michel del Péril josqu'as Seinz, Dés Besençon tresqu'al port de Guitsand,</p> <p>1430 Nen ad recét dunt del mur ne cravent. Cuntre midi tenebres i ad granz : N'i ad clartét se li ciels nen i fent. Hume ne l' veit ki mult ne s'espoënt; Dient plusor : 'C'est li definement,</p> <p>1435 La fin del secle ki nus est en présent.' Icil ne l' sevent, ne dient veir nient : C'est li granz doels por la mort de Rollant.</p>	<p>1415 Redoutable est la bataille et dure à supporter : Roland frappe bien, et Olivier aussi, et l'archevêque rend plus de mille coups, et les douze Pairs ne sont pas lents à attaquer, et les Français frappent tous ensemble. Les païens meurent par centaines et milliers : qui ne s'enfuit n'a aucune protection contre la mort ; bon gré mal gré, il y laisse sa vie.</p> <p>1420 Les Francs y perdent leurs meilleurs guerriers ; ils ne reverront plus ni leurs parents ni leurs pères, ni Charlemagne qui les attend aux cols. En France éclate une prodigieuse tourmente : tempêtes de vent et de tonnerre,</p> <p>1425 pluie et grêle exceptionnelles ; la foudre tombe coup sur coup, maintes et maintes fois, c'est, à vrai dire, un tremblement de terre : de Saint-Michel-du-Péril jusqu'à Xanten, de Besançon jusqu'au port de Wissant,</p> <p>1430 aucune maison dont une partie des murs ne s'affaisse. Et, dès midi, le jour s'obscurcit : aucune lumière sinon quand le ciel se fend. Nul ne le voit qui ne s'en épouvante, et plusieurs disent : « C'est la fin du monde, et nous voici à la consommation des temps. »</p> <p>1435 Ils ne savent pas, ils ne disent pas la vérité : c'est là le deuil universel pour la mort de Roland.</p>
--	---

**Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, chapitre VIII, 1605 (Traduction par Louis Viardot, J.-J. Dubochet)**

*Don Quichotte, grand lecteur de romans de chevalerie, se veut chevalier à une époque où la chevalerie est morte. Monté sur son cheval Rossinante et accompagné de son fidèle écuyer Sancho Pança, il part en quête d'aventures chevaleresques.*

En ce moment, ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a dans cette plaine, et, dès que Don Quichotte les vit, il dit à son écuyer :

« La fortune conduit nos affaires mieux que ne pourrait y réussir notre désir même. Regarde, ami Sancho, voilà devant nous au moins trente démesurés géants, auxquels je pense livrer bataille et ôter la vie à tous tant qu'ils sont. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir ; car c'est prise de bonne guerre, et c'est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise engeance de la face de la terre.

— Quels géants ? demanda Sancho Panza.

— Ceux que tu vois là-bas, lui répondit son maître, avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long.

— Prenez donc garde, répliqua Sancho ; ce que nous voyons là-bas ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui paraît leurs bras ce sont leurs ailes, qui, tournées par le vent, font tourner à leur tour la meule du moulin.

— On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n'es pas expert en fait d'aventures<sup>1</sup> : ce sont des géants, te dis-je ; si tu as peur, ôte-toi de là, et va te mettre en oraison<sup>2</sup> pendant que je leur livrerai une inégale et terrible bataille. »

En parlant ainsi, il donna de l'éperon à son cheval Rossinante, sans prendre garde aux avis de son écuyer Sancho, qui lui criait qu'à coup sûr c'était des moulins à vent et non des géants qu'il allait attaquer. Pour lui, il s'était si bien mis dans la tête que c'étaient des géants que non seulement il n'entendait point les cris de son écuyer Sancho, mais qu'il ne parvenait pas, même en approchant tout près, à reconnaître la vérité. Au contraire, et tout en courant, il disait à grands cris :

« Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui vous attaque. »

Un peu de vent s'étant alors levé, les grandes ailes commencèrent à se mouvoir ; ce que voyant Don Quichotte, il s'écria :

« Quand même vous remueriez plus de bras que le géant Briarée<sup>3</sup>, vous allez me le payer. »

En disant ces mots, il se recommande du profond de son cœur à sa dame Dulcinée<sup>4</sup>, la priant de le secourir en un tel péril ; puis, bien couvert de son écu, et la lance en arrêt, il se précipite, au plus grand galop de Rossinante, contre le premier moulin qui se trouvait devant lui ; mais, au moment où il perçait l'aile d'un grand coup de lance, le vent la chasse avec tant



de furie qu'elle met la lance en pièces, et qu'elle emporte après elle le cheval et le chevalier, qui s'en alla rouler sur la poussière en fort mauvais état.

Sancho Panza accourut à son secours de tout le trot de son âne, et trouva, en arrivant près de lui, qu'il ne pouvait plus remuer, tant le coup et la chute avaient été rudes.

« Miséricorde ! s'écria Sancho, n'avais-je pas bien dit à votre grâce qu'elle prît garde à ce qu'elle faisait, que ce n'était pas autre chose que des moulins à vent, et qu'il fallait, pour s'y tromper, en avoir d'autres dans la tête ?

— Paix, paix ! ami Sancho, répondit Don Quichotte ; les choses de la guerre sont plus que toute autre sujettes à des chances continuës ; d'autant plus que je pense, et ce doit être la vérité, que ce sage Freston<sup>5</sup> qui m'a volé les livres et le cabinet, a changé ces géants en moulins, pour m'enlever la gloire de les vaincre ; tant est grande l'inimitié qu'il me porte. Mais en fin de compte son art maudit ne prévaudra pas contre la bonté de mon épée.

— Dieu le veuille, comme il le peut, répondit Sancho Panza ; » et il aida son maître à remonter sur Rossinante qui avait les épaules à demi déboîtées.

1. Tu ne comprends rien aux aventures chevaleresques. 2. Se mettre en prières. 3. Géant à cent bras et à cinquante têtes de la mythologie grecque. 4. Dulcinée est une paysanne dont Don Quichotte a fait sa dame et pour qui il va entreprendre sa quête et ses combats. 5. Don Quichotte s'est inventé un ennemi juré, le magicien Freston, qui n'est qu'un ami qui a cru bien faire en lui prenant ses livres pour le calmer.

### **Honoré de Balzac, *Le Colonel Chabert*, 1835**

*Le notaire Derville reçoit la visite d'un vieil homme qui prétend être le colonel Chabert, alors que le colonel est censé être mort héroïquement à la bataille d'Eylau, dans la guerre menée en 1807 en Russie par Napoléon Ier.*

— Monsieur, dit le défunt, peut-être savez-vous que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat, et qui décida le gain de la victoire. Malheureusement pour moi, ma mort est un fait historique consigné dans les Victoires et Conquêtes, où elle est rapportée en détail. Nous fendîmes en deux les trois lignes russes, qui, s'étant aussitôt reformées, nous obligèrent à les retraverser en sens contraire. Au moment où nous revenions vers l'Empereur, après avoir dispersé les Russes, je rencontrai un gros de cavalerie ennemie. Je me précipitai sur ces entêtés-là. Deux officiers russes, deux vrais géants, m'attaquèrent à la fois. L'un d'eux m'appliqua sur la tête un coup de sabre qui fendit tout jusqu'à un bonnet de soie noire que j'avais sur la tête, et m'ouvrit profondément le crâne. Je tombai de cheval. Murat vint à mon secours, il me passa sur le corps, lui et tout son monde, quinze cents hommes, excusez du peu ! Ma mort fut annoncée à l'Empereur, qui, par prudence (il m'aimait un peu, le patron !), voulut savoir s'il n'y aurait pas quelque chance de sauver l'homme auquel il était redevable de cette vigoureuse attaque. Il envoya, pour me reconnaître et me rapporter aux ambulances, deux chirurgiens en leur disant, peut-être trop négligemment, car il avait de l'ouvrage : — Allez donc voir si, par hasard, mon pauvre Chabert vit encore ? Ces sacrés carabins, qui venaient de me voir foulé aux pieds par les chevaux de deux régiments, se dispensèrent sans doute de me tâter le pouls et dirent que j'étais bien mort. L'acte de mon décès fut donc probablement dressé d'après les règles établies par la jurisprudence militaire. [...]

Laissez-moi d'abord vous établir les faits, vous expliquer plutôt comme ils ont dû se passer, que comme ils sont arrivés. Certaines circonstances, qui ne doivent être connues que du Père éternel, m'obligent à en présenter plusieurs comme des hypothèses. Donc, monsieur, les blessures que j'ai reçues auront probablement produit un tétanos, ou m'auront mis dans une crise analogue à une maladie nommée, je crois, catalepsie. Autrement comment concevoir que j'aie été, suivant l'usage de la guerre, dépouillé de mes vêtements, et jeté dans la fosse aux soldats par les gens chargés d'enterrer les morts ? Ici, permettez moi de placer un détail que je n'ai pu connaître que postérieurement à l'événement qu'il faut bien appeler ma mort. J'ai rencontré, en 1814, à Stuttgart, un ancien maréchal-des-logis de mon régiment. Ce cher homme, le seul qui ait voulu me reconnaître, et de qui je vous parlerai tout à l'heure, m'expliqua le phénomène de ma conservation, en me disant que mon cheval avait reçu un boulet dans le flanc au moment où je fus blessé moi-même. La bête et le cavalier s'étaient donc abattus comme des capucins de cartes. En me renversant, soit à droite, soit à gauche, j'avais été sans doute couvert par le corps de mon cheval qui m'empêcha d'être écrasé par les chevaux, ou atteint par des boulets. Lorsque je revins à moi, monsieur, j'étais dans une position et dans une atmosphère dont je ne vous donnerais pas une idée en vous en entretenant jusqu'à demain. Le peu d'air que je respirais était méphitique. Je voulus me mouvoir, et ne trouvai point d'espace. En ouvrant les yeux, je ne vis rien. La rareté de l'air fut l'accident le plus menaçant, et qui m'éclaira le plus vivement sur ma position. Je compris que là où j'étais l'air ne se renouvelait point, et que j'allais mourir. Cette pensée m'ôta le sentiment de la douleur inexprimable par laquelle j'avais été réveillé. Mes oreilles tintèrent violemment. J'entendis, ou crus entendre, je ne veux rien affirmer, des gémissements poussés par le monde de cadavres au milieu duquel je gisais. Quoique la mémoire de ces moments soit bien ténébreuse, quoique mes souvenirs soient bien confus, malgré les impressions de souffrances encore plus profondes que je devais éprouver et qui ont brouillé mes idées, il y a des nuits où je crois encore entendre ces soupirs étouffés ! Mais il y a eu quelque chose de plus horrible que les cris, un silence que je n'ai jamais retrouvé nulle part, le vrai silence du tombeau. Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur. Je pus donc mesurer l'espace qui m'avait été laissé par un hasard dont la cause m'était inconnue. Il paraît, grâce à l'insouciance ou à la précipitation avec laquelle on nous avait jetés pêle-mêle, que deux morts s'étaient croisés au-dessus de moi de manière à décrire un angle semblable à celui de deux cartes mises l'une contre l'autre par un enfant qui pose les fondements d'un château. En furetant avec promptitude, car il ne fallait pas flâner, je rencontrai fort heureusement un bras qui ne tenait à rien, le bras d'un Hercule ! un bon os auquel je dus mon salut. Sans ce secours

inespéré, je périssais ! Mais, avec une rage que vous devez concevoir, je me mis à travailler les cadavres qui me séparaient de la couche de terre sans doute jetée sur nous, je dis nous, comme s'il y eût eu des vivants ! J'y allais ferme, monsieur, car me voici ! Mais je ne sais pas aujourd'hui comment j'ai pu parvenir à percer la couverture de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi. Vous me direz que j'avais trois bras ! Ce levier, dont je me servais avec habileté, me procurait toujours un peu de l'air qui se trouvait entre les cadavres que je déplaçais, et je ménageais mes aspirations. Enfin je vis le jour, mais à travers la neige, monsieur ! En ce moment, je m'aperçus que j'avais la tête ouverte. Par bonheur, mon sang, celui de mes camarades ou la peau meurtrie de mon cheval peut-être, que sais-je ! m'avait, en se coagulant, comme enduit d'un emplâtre naturel. Malgré cette croûte, je m'évanouis quand mon crâne fut en contact avec la neige. Cependant, le peu de chaleur qui me restait ayant fait fondre la neige autour de moi, je me trouvai, quand je repris connaissance, au centre d'une petite ouverture par laquelle je criai aussi longtemps que je le pus. Mais alors le soleil se levait, j'avais donc bien peu de chances pour être entendu. Y avait-il déjà du monde aux champs ? Je me haussais en faisant de mes pieds un ressort dont le point d'appui était sur les défunts qui avaient les reins solides. Vous sentez que ce n'était pas le moment de leur dire : — Respect au courage, malheureux ! Bref, monsieur, après avoir eu la douleur, si le mot peut rendre ma rage, de voir pendant longtemps, oh ! oui, longtemps ! ces sacrés Allemands se sauvant en entendant une voix là où ils n'apercevaient point d'homme, je fus enfin dégagé par une femme assez hardie ou assez curieuse pour s'approcher de ma tête qui semblait avoir poussé hors de terre comme un champignon. Cette femme alla chercher son mari, et tous deux me transportèrent dans leur pauvre baraque. Il paraît que j'eus une rechute de catalepsie, passez-moi cette expression pour vous peindre un état duquel je n'ai nulle idée, mais que j'ai jugé, sur les dires de mes hôtes, devoir être un effet de cette maladie. Je suis resté pendant six mois entre la vie et la mort, ne parlant pas, ou déraisonnant quand je parlais. Enfin mes hôtes me firent admettre à l'hôpital d'Heilsberg. Vous comprenez, monsieur, que j'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère ; en sorte que, six mois après, quand, un beau matin, je me souvins d'avoir été le colonel Chabert, et qu'en recouvrant ma raison je voulus obtenir de ma garde plus de respect qu'elle n'en accordait à un pauvre diable, tous mes camarades de chambrée se mirent à rire. Heureusement pour moi, le chirurgien avait répondu, par amour-propre, de ma guérison, et s'était naturellement intéressé à son malade. Lorsque je lui parlai d'une manière suivie de mon ancienne existence, ce brave homme, nommé Sparchmann, fit constater, dans les formes juridiques voulues par le droit du pays, la manière miraculeuse dont j'étais sorti de la fosse des morts, le jour et l'heure où j'avais été trouvé par ma bienfaitrice et par son mari; le genre, la position exacte de mes blessures, en joignant à ces différents procès-verbaux une description de ma personne. Eh ! bien, monsieur, je n'ai ni ces pièces importantes, ni la déclaration que j'ai faite chez un notaire d'Heilsberg, en vue d'établir mon identité ! Depuis le jour où je fus chassé de cette ville par les événements de la guerre, j'ai constamment erré comme un vagabond, mendiant mon pain, traité de fou lorsque je racontais mon aventure, et sans avoir ni trouvé, ni gagné un sou pour me procurer les actes qui pouvaient prouver mes dires, et me rendre à la vie sociale. Souvent, mes douleurs me retenaient durant des semestres entiers dans de petites villes où l'on prodiguait des soins au Français malade, mais où l'on riait au nez de cet homme dès qu'il] prétendait être le colonel Chabert. Pendant longtemps ces rires, ces doutes me mettaient dans une fureur qui me nuisit et me fit même enfermer comme fou à Stuttgart. À la vérité, vous pouvez juger, d'après mon récit, qu'il y avait des raisons suffisantes pour faire coffrer un homme ! Après deux ans de détention que je fus obligé de subir, après avoir entendu mille fois mes gardiens disant : — « Voilà un pauvre homme qui croit être le colonel Chabert ! » à des gens qui répondaient : « Le pauvre homme ! » je fus convaincu de l'impossibilité de ma propre aventure, je devins triste, résigné, tranquille, et renonçai à me dire le colonel Chabert, afin de pouvoir sortir de prison et revoir la France.